

# Les élections en Argentine

Les élections parlementaires argentines ont constitué une nouvelle manifestation de l'instabilité politique et sociale du pays, et de l'impuissance de tous les secteurs et tendances politiques de la bourgeoisie à surmonter cette situation.

Les très grands partis de la bourgeoisie argentine — celui des radicaux intransigeants de Frondizi (1.783.000 voix), celui des radicaux populaires de Balbin (2.060.000 voix), celui des péronistes, qui avaient appelé à voter blanc (2.096.000 voix) — non seulement n'ont pas gagné de nouveaux électeurs, en dépit de l'augmentation de l'électorat, mais tous ont légèrement régressé par comparaison avec les chiffres antérieurs des élections de 1957 et 1958.

L'impuissance de l'opposition bourgeoise à capitaliser le profond mécontentement populaire envers la politique frondiziste, à offrir une alternative réelle à cette politique, se traduit d'une part par le maintien des positions électorales du gouvernement, d'autre part par l'absence d'un centre politique bourgeois ayant un poids national décisif, d'une force politique bourgeoise contrôlant électoralement un secteur majoritaire de la population. Aucun des trois principaux partis bourgeois n'a obtenu au moins 25 % des voix.

Ceci pousse encore une fois l'armée à agir directement comme arbitre bourgeois de la politique argentine.

La campagne péroniste pour un vote blanc fut principalement poursuivie par les « 62 organisations », la centrale syndicale dirigée par les péronistes faisant partie du M.O.U. (Mouvement ouvrier unifié), qui ont mené une énorme propagande de réunions publiques, de tracts, de visites à domicile, etc... Le vote blanc allait à l'encontre de la tendance combative des masses. Ni le Parti péroniste, ni la bureaucratie syndicale péroniste ne firent aucun effort pour « renverser » la décision du gouvernement, les empêchant de participer aux élections.

Bien que le principe fut accueilli avec résistance, le vote blanc reçut l'appui des secteurs fondamentaux du prolétariat et des masses exploitées qui, à défaut d'autre alternative, exprimèrent ainsi leur désir de maintenir leur unité et leur cohésion dans un vote contre le gouvernement et l'opposition bourgeoise liée à l'oligarchie.

Le Parti communiste avait aussi appelé à voter blanc. Il ne mena aucune lutte réelle contre la décision du gouvernement de Frondizi interdisant son intervention électorale (en fait, au moins dans trois provinces, les autorités locales avaient ignoré cette décision, en reconnaissant la personnalité électorale du P.C.). Il s'unit à la bureaucratie syndicale péroniste pour bloquer le chemin de la maturation politique des masses. La base communiste accueillit avec une profonde opposition et de nombreuses protestations la position passive du vote blanc, qui suivait la position vacillante du P.C. et sa bienvenue officielle à Eisenhower à l'occasion de son récent voyage. Il est certain que l'électorat communiste (peu nombreux) et une partie des militants désobéirent à l'appel à voter blanc et donnèrent leur vote aux socialistes de gauche ou aux trotskystes. L'apport communiste au vote blanc peut être considéré comme ne dépassant pas 70 à 80.000 voix pour tout le pays. Le résultat du vote blanc constitue un nouvel échec de la direction stalinienne, qui approfondira sous peu la crise qui secoue le P.C. argentin.

Le seul parti bourgeois qui ait connu une augmentation importante de ses voix est le parti conservateur (781.000 voix

contre 407.000 en 1957), soutenu par les secteurs paysans. Mais son poids comme force bourgeoise nationale continue à rester tout à fait secondaire.

Les socialistes se présentèrent divisés en deux secteurs : le Parti socialiste démocratique (droite) avec 297.000 voix, et le Parti socialiste argentin (gauche) avec 342.000 voix. En dehors des voix traditionnelles du P.S. (surtout petites bourgeoises), le P.S. de gauche obtint des voix péronistes et communistes, mais pas dans la proportion escomptée par ses dirigeants.

Les démocrates-chrétiens (345.000 voix) ont reculé par rapport à 1957, et une série de petits partis ont virtuellement disparu de la carte électorale.

Les voix obtenues par le Parti ouvrier (trotskyste) montrent l'évolution considérable d'une avant-garde ouvrière vers les positions du marxisme révolutionnaire. Le Parti ouvrier (trotskyste) présenta des listes dans cinq provinces d'importante concentration prolétarienne : Buenos-Aires, Cordoba, Tucuman, Santa-Fe et la capitale fédérale, mais, en définitive, il ne put le faire que dans les trois premières, le gouvernement ayant arbitrairement interdit sa reconnaissance légale dans les autres.

En dépit de la limite de ses moyens économiques et matériels, il a déployé une vigoureuse campagne électorale (réunions publiques, quotidiennes, émissions radio, affiches, publication d'un hebdomadaire, etc...) malgré les tracas policiers permanents (interdiction de réunions, détention de militants) et, dans quelques zones, comme Tucuman, sa propagande fut totalement interdite dans les jours qui précédèrent les élections.

Le Parti ouvrier (trotskyste) a obtenu 27.800 voix dans la province de Buenos-Aires, 8.340 à Cordoba et 1.602 à Tucuman. Au total, 37.742 voix.

A Buenos-Aires, le Parti trotskyste avait obtenu, en 1958, 11.700 voix. Mais l'augmentation de ses voix est plus marquée dans les zones de plus grandes concentrations prolétariennes. En effet, dans toute la ceinture ouvrière de la ville de Buenos-Aires, le Parti ouvrier passe de 5.294 voix en 1958 à 19.342 en 1960, soit une augmentation de 365 %. Dans quelques endroits à plus grande influence trotskyste, le chiffre est plus élevé : 471 % à Avellaneda, 641 % à Matanza, 556 % à Quilmes, 459 % à Berisso, 520 % à La Plata.

A Tucuman, où les trotskystes se présentaient pour la première fois, ils obtinrent 1.602 voix, contre 4.275 au P.S. et face aux 3.300 voix du P.C. en 1958.

A Cordoba, où ils intervenaient aussi pour la première fois, ils obtinrent 8.340 voix contre 9.325 au P.S., et face aux 7.736 voix du P.C. en 1958.

Ces 37.700 voix proviennent en majorité des lieux les plus prolétariens, les plus combatifs, montrant l'existence d'un noyau important de militants ouvriers appuyant la politique trotskyste, et signifiant que le Parti ouvrier (trotskyste) dispose d'une base solide pour étendre son influence sur les millions d'ouvriers et des masses exploitées qui se sont maintenus unis à leurs syndicats, dans un vote blanc, et pour impulser une issue fondamentale aux masses argentines à l'étape actuelle : la formation d'un parti ouvrier basé sur les syndicats qui centraliserait et aiderait la maturation révolutionnaire de l'énorme force numérique et combative du prolétariat argentin.